

TECHNO-THRILLER

HUMANOÏDE

DÉRIVE FATALE



CHRISTOPHE BRASSEUR

Christophe Brasseur

Humanoïde

Dérive fatale

© Christophe Brasseur, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1854-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Retour dans les années 1980

Jeudi 1^{er} juin 2028 – 7 h 55

Région parisienne

Ce jeudi matin, Nicolas Camus se sent las. Il n'a aucune envie d'aller travailler.

À soixante-quatre ans, cet ingénieur-conseil aime pourtant son métier. Il collabore avec de grandes entreprises sur des projets de transformation numérique ambitieux. Il bénéficie d'une liberté rare, d'une autonomie que beaucoup lui envieraient.

Mais cela ne lui suffit plus. Quelque chose s'est figé. Au fond de lui, il se lasse de cette comédie devenue froide et mécanique : open spaces aseptisés, pluie de courriels marqués « urgent », réunions à répétition, pression diffuse mais constante.

Pourtant, qu'il en ait envie ou non, il devra se rendre chez son client du moment, qu'il accompagne dans un vaste projet informatique.

À huit heures précises, il sort de son immeuble. L'été approche, le ciel est clair et la température agréable. D'un pas décidé, il rejoint la station de métro située à cent mètres de chez lui, et s'engouffre dans une rame, ses AirPods collés aux oreilles. Le métro le mènera à la station Saint-Michel en trente minutes, puis il marchera quinze minutes pour se rendre à proximité du jardin du Luxembourg, là où son client, Agrofood International, un leader de l'agroalimentaire, vient d'y installer ses nouveaux bureaux. Il n'est pas mécontent de ce lieu de travail en plein cœur de Paris ; cela le change des sièges sociaux impersonnels et froids de La Défense, ou des banlieues peu avenantes choisies de plus en plus fréquemment par de nombreuses entreprises en quête d'économies.

Pendant son trajet, il écoute l'album *Eye in the Sky* de The Alan Parsons Project. Il passe en revue les différents temps forts de la journée à venir : un call avec l'équipe indienne à neuf heures, un suivi contractuel et budgétaire avec la direction du client à onze heures, le comité projet hebdomadaire à quatorze heures, la préparation d'un séminaire sur l'IA à quinze heures, suivie d'un entretien avec un candidat à un poste de consultant à seize heures. Enfin, une réunion opérationnelle le mènera jusqu'à dix-huit heures trente. Il pourra alors prendre le recul nécessaire sur son activité avant de rejoindre son domicile vers

vingt heures.

Les stations de la ligne 4 défilent sous ses yeux : Gare de l'Est, Château d'Eau, Strasbourg–Saint-Denis, Réaumur–Sébastopol... À mesure que le train progresse dans le tunnel, ses pensées dérivent vers Louise. Trente-cinq ans de mariage. Une vie construite patiemment, presque sans bruit. Dans quelques semaines, elle tournera une page : après une belle carrière au sein d'un géant mondial des cosmétiques, Louise prendra sa retraite.

Leurs deux enfants ont quitté la maison depuis déjà quelques années. L'appartement est plus calme, les silences plus vastes.

Il est vraiment temps que je m'arrête moi aussi, songe-t-il.

Encore quelques mois. Puis ils pourront, ensemble, inventer une autre vie – voyages improvisés, spectacles en semaine, matinées sans réveil.

Un souffle de liberté les attend, prêt à les emporter ensemble vers une nouvelle saison de leur vie.

Arrivé à la station Saint-Michel vers huit-heures trente, Nicolas descend de la rame et longe le quai en direction de la sortie, entouré d'une marée humaine pressée. Pas question pour lui de prendre l'ascenseur ! Les escaliers lui offrent l'opportunité de faire une séance de cardio, comme le lui recommandent son médecin et Louise ; ce qui ne fera pas de mal à son embonpoint qui s'est accentué au fil des années !

Tout en écoutant, comble du hasard, *Step by step*, l'avant-dernier titre de l'album d'Alan Parsons, Nicolas entame la montée des nombreuses marches en direction de la sortie Place Saint-Michel.

À mi-escalier, un son strident jaillit de ses écouteurs, déchirant la musique avec une telle violence qu'il demeure cloué sur place. Comme une lame brûlante surgie de ses oreilles, la douleur se propage dans son crâne, et brouille sa vision. Il chancelle, agrippe la rampe.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Pour abrégé cette torture malvenue, il jette à terre ses AirPods. Nicolas n'a alors qu'une hâte, sortir le plus rapidement possible de la bouche de métro. Priant pour que son ouïe soit intacte, il gravit les dernières marches et entrevoit enfin le ciel clair présent à Paris ce jour-là.

Parvenu à l'extérieur du métro, une sensation étrange s'empare de lui : l'air lui paraît surchargé de tabac froid et de vapeurs d'essence, une odeur caractéristique de la rue qu'il n'a pas respirée depuis de nombreuses années.

Mais que s'est-il donc passé dans ce quartier ? Probablement une fête la

veille. La bonne nouvelle, c'est que je ne suis pas devenu sourd !

Alors qu'il se dirige vers un banc pour reprendre ses esprits, un jeune homme aux cheveux mi-longs et bouclés, portant un casque de Walkman en mousse orange, l'interpelle et lui présente les écouteurs jetés à terre quelques secondes plus tôt :

— Monsieur, vous avez fait tomber ça...mais qu'est-ce que c'est ?

— Ce sont mes AirPods.

— Vos... quoi ?

— Mes AirPods, les tout derniers modèles d'Apple. Merci beaucoup !

Le jeune homme vêtu d'un jean droit Levis 501, d'un sweatshirt gris estampillé « Harvard », d'une paire de Stan Smith et de chaussettes Burlington jaune pâle, est visiblement pressé. Il jette à Nicolas un regard étrange, mélange d'étonnement et d'incompréhension, avant de s'éloigner, un sac en cuir usé à l'épaule et une cigarette Marlboro coincée entre les lèvres.

Assis à présent sur un banc de la place, Nicolas scrute l'horizon. Il aperçoit une affiche criarde : 3615 ULLA. Une jeune femme à la chevelure blonde et abondante, à peine vêtue, y vante un service de rencontres... sur Minitel !

Qu'est-ce que cela signifie ?

Au même instant, son attention est détournée par un groupe de jeunes gens qui remontent le Boulevard Saint-Michel, juchés sur des mobylettes pétaradantes. Il reconnaît une Peugeot 103, une Motobécane 51, et une autre, plus ancienne encore, de couleur orange – les deux-roues typiques de son adolescence.

J'ai franchement l'impression d'être dans les années 80.

Les deux cabines téléphoniques situées à vingt mètres sur sa gauche ne font que renforcer ce sentiment.

Ça y est, je pense comprendre : à coup sûr, un film dont l'action se déroule dans les années 80 est en cours de tournage ! C'est rudement bien recréé !

Un sourire se dessine sur ses lèvres, il pense à ce malheureux Jacques-Henri Jacquart dans le film *Les Visiteurs* qui se retrouve *in fine* projeté dans la boue en plein Moyen Âge. Nicolas est cependant surpris de ne voir ni caméra ni équipe de tournage...

Mais bon, j'imagine que le staff de réalisation ne va probablement pas tarder à arriver... Mince, il est 8 h 40, je vais finir par être en retard ; allons-y, j'ai assez perdu de temps comme ça.

Nicolas remonte le Boulevard Saint-Michel en direction du jardin du Luxembourg d'un pas déterminé, croisant de nombreux passants, des étudiants pour la plupart. En poursuivant son trajet, il perd peu à peu ses repères et sent

que quelque chose cloche. Il est d'abord surpris de constater qu'un grand nombre de boutiques, notamment de prêt-à-porter, fermées depuis quelque temps semblent en activité. Les pancartes « À louer » ont totalement disparu. Il constate aussi que la boutique Gibert Joseph qui s'est diversifiée en vendant de la papeterie et des jeux, semble ne proposer désormais que des livres, des vinyles et des cassettes audios.

Un retour en arrière impensable.

Sur le trottoir d'en face, le restaurant KFC, encore présent la semaine précédente, est devenu un Free Time, une chaîne de fast-foods populaire connue pour ses burgers allongés, et qui a disparu depuis une quarantaine d'années.

Déboussolé, il accélère le pas. Il longe le jardin du Luxembourg, observant là encore des jeunes gens avec un style caractéristique des années quatre-vingt. Certains affichent une allure discrète : cheveux mi-longs, baskets usées, jean droit. D'autres soignent davantage leur apparence : chaussures bateau ou mocassins impeccables, chino beige retenu par une ceinture de cuir, jupe en cuir pour les filles, polo aux couleurs éclatantes ou pastel glissé sous un blazer, pull noué nonchalamment sur les épaules. Nicolas remarque chez certains d'entre eux une paire de lunettes de soleil Vuarnet, l'ultime touche estivale des jeunes gens relativement nantis à cette époque. Nicolas remarque qu'aucun des passants n'a de sac à dos contenant un ordinateur portable, mais plutôt une sacoche en cuir ou une chemise de documents papier serrée contre la poitrine.

À huit-heures cinquante-cinq, il parvient enfin au 91 boulevard Saint-Michel situé en face de l'Ecole des Mines.

Je vais pouvoir raconter ma mésaventure du métro et les anachronismes stupéfiants observés dans le quartier.

Au pied de l'immeuble, il croit halluciner : sur le mur décrépi est inscrit en lettres capitales « PTT - Central Téléphonique Danton ». Il regarde à travers la porte vitrée à la recherche du logo d'Agrofood International, la raison sociale de son client. En vain. Il se frotte les yeux, se pince, convaincu qu'il rêve, mais rien n'y fait, il est bel et bien transporté dans une autre époque. Il observe son propre reflet dans la vitre de la porte et constate qu'il est tel que ce matin, un sexagénaire, et non un jeune homme d'une vingtaine d'années. Il sort son smartphone pour appeler son client, mais bien que le niveau de la batterie affiche 72%, le réseau est hors service.

Mince, que se passe-t-il ?

Il range son téléphone dans la poche tandis qu'un homme d'une quarantaine d'années, attaché-case rigide à la main, costume sombre et cravate un peu large,

s'apprête à entrer dans l'immeuble. Nicolas en profite pour l'interroger, car il veut comprendre :

— Bonjour, excusez-moi, l'immeuble abrite-t-il bien un central téléphonique ?

— Bonjour Monsieur, oui absolument... enfin, pas exactement. C'est un vieux centre PTT qui date de 1927, je crois, et qui comporte aujourd'hui différents services Télécoms pour le 5^e arrondissement. Vous avez rendez-vous avec quelqu'un en particulier ?

— Euh, non avec personne, mais quel jour sommes-nous ?

— Le 1^{er} juin, mercredi 1^{er} juin.

— Ah, nous ne sommes pas jeudi ?

L'homme sourit, pensant avoir affaire à un personnage quelque peu étourdi.

— Eh bien non, nous sommes mercredi 1^{er} juin 1983. Je suis désolé, mais j'ai une réunion à neuf heures et je suis déjà en retard. Au revoir Monsieur.

Abasourdi, Nicolas décide d'aller se rasseoir quelque part pour analyser la situation et tenter d'expliquer ce qu'il lui arrive. Il redescend le Boulevard Saint-Michel, observant sur son chemin, un brin nostalgique, des autobus de couleur verte d'un autre âge, et des voitures emblématiques de cette époque comme la Citroën 2CV, la Renault R5, ou la Peugeot 504 défiler sous ses yeux. Parvenu à la place piétonne de la Sorbonne, il s'installe au Tabac éponyme, un café fréquenté par les touristes et les étudiants du quartier. Sur la vitre du café, une affiche publicitaire délavée fait la promotion de la programmation à venir au Champo, un cinéma d'art et d'essai situé à deux pas, avec des cycles consacrés à Ingmar Bergman, François Truffaut et Federico Fellini. Deux autres affiches, du cinéma UGC Odéon, mettent en avant *L'année de tous les dangers* de Peter Weir avec Mel Gibson et Sigourney Weaver, et *La Boum 2* de Claude Pinoteau avec Sophie Marceau, Claude Brasseur et Brigitte Fossey.

Un serveur moustachu vêtu d'une chemise blanche, d'un pantalon noir et d'un long tablier blanc noué à la taille, slalome entre les tables jusqu'à lui.

— Que puis-je faire pour « Monsieur le Directeur » ? lui demande-t-il à la vue de son costume impeccable.

— Euh, un café serré s'il vous plaît.

— C'est parti !

Le serveur effectue alors un demi-tour et se tourne vers la table voisine où vient de s'asseoir une jeune fille, bon chic bon genre, les cheveux bruns attachés, concentrée à lire des fiches cartonnées :

— Et vous, jolie fleur, je vous sers quoi ?

— Un croissant et un café allongé s'il vous plaît.

— C'est noté ma belle. Je reviens avec ça !

Après un clin d'œil adressé à l'étudiante, le serveur âgé d'une trentaine d'années regagne l'intérieur du café. En écho au son criard de la radio posée sur le comptoir, il fredonne *J'irai au bout de mes rêves* de Jean-Jacques Goldman. Le transistor diffuse en continu la programmation de RTL, d'Europe1 ou de NRJ, sur fond de bruit de verres qui s'entrechoquent. Nicolas n'en revient pas, il retrouve avec précision l'ambiance de ses années étudiantes.

Il est à présent neuf heures trente-cinq, et en attendant son café, Nicolas repense étape par étape à son incompréhensible début de journée.

Voyons, c'est en sortant du métro que tout a basculé, à l'instant précis où mes AirPods se sont mis à dysfonctionner. Et si le son insupportable qui a jailli de mes écouteurs avait provoqué une crise cardiaque ? Ou un AVC ? Peut-être suis-je dans le coma ?

Nicolas juge cependant que sa santé est bonne, même si une semaine auparavant, il a passé un examen du cortex cérébral à la suite de migraines répétées, dans un institut parisien de neurosciences – le Centre Français du Cerveau. L'équipe de médecins, composée de neuroscientifiques à la pointe de cette spécialité, l'ont rassuré : *tout est absolument normal, vous avez le cerveau d'un jeune homme ! Vous êtes simplement et très probablement trop stressé.*

Le serveur réapparaît portant d'une main habile un plateau bien garni.

— Et voilà le petit déjeuner de la demoiselle. Et le café de monsieur. Bon appétit !

— Merci monsieur, répond Nicolas.

— Parfait, merci, dit à son tour l'étudiante.

Un mélange d'angoisse et de curiosité s'empare de Nicolas. Les questions se bousculent dans sa tête.

Que vais-je faire ? Me rendre à la police pour expliquer la situation ? Non, ils vont me prendre pour un fou. Bon, j'ai mon smartphone, mes AirPods, des euros, ma carte d'identité, et mon ordinateur portable pour prouver que je vis au vingt-et-unième siècle. Mais quelles seront concrètement les réactions des fonctionnaires de police ? Peut-être va-t-on me transporter à l'hôpital et me placer en observation ? Je n'y tiens pas vraiment. Où vais-je dormir ce soir ? Louise va se faire un sang d'encre en ne me voyant pas rentrer à la maison.

Son regard se porte sur un homme assis à quelques tables de la sienne, le visage caché derrière le journal *Libération* qui annonce à la une : « Les policiers dans la rue ! ». Dans deux jours, le vendredi 3 juin 1983, une manifestation non autorisée de policiers est en effet prévue à Paris, à la suite de la mort quelques

jours plus tôt de deux collègues, tués par des cambrioleurs pris en flagrant délit avenue Trudaine. L'amnistie d'août 1981, l'abrogation de la peine de mort, la suppression de la loi anticasseur et la disparition des quartiers de sécurité renforcés dans les prisons ulcèrent une grande partie des policiers.

Plus globalement, après l'euphorie de la victoire de la gauche en mai 1981, le président François Mitterrand et son gouvernement font face à une certaine désillusion, sur fond de tensions sociales, de hausse du chômage, et d'interrogations sur l'avenir du « changement ».

Derrière sa table bistrot, Nicolas observe au loin un groupe d'élèves gravir les marches du perron du Lycée Saint-Louis situé à l'angle du boulevard Saint-Michel et de la rue de Vaugirard. Il se remémore les années de classe préparatoire scientifique effectuées dans le prestigieux établissement au début des années quatre-vingt.

Au mois de juin 1983 je terminais ma première année de prépa, en math sup, j'avais dix-neuf ans, songe-t-il. Avec un peu de chance, en pénétrant dans le lycée, je pourrai tomber sur moi-même. Et pourquoi pas ? Tout semble tellement fou !

Nicolas agite sa main droite en direction du serveur pour payer son café, et sort de son porte-monnaie un billet de cinq euros. Le garçon s'approche et regarde le billet avec amusement :

— Un café en terrasse, ça nous fait cinq francs, cher monsieur !

— Ah mince, c'est vrai, j'avais oublié qu'il n'y a pas d'euros en 1983, lui rétorque Nicolas.

— Pardon...des quoi ? En tout cas, la maison n'accepte pas les billets de Monopoly, s'exclame le garçon de café sur un ton moqueur.

Pris de panique, Nicolas ne sait que répondre. Raconter sa mésaventure le fera passer pour quelqu'un de déséquilibré.

— Je n'ai pas d'argent, je suis vraiment navré, dit-il.

— Alors là, on a un problème, je vais appeler le patron.

— Non, non ce n'est pas nécessaire, intervient l'étudiante assise à la table voisine.

La jeune fille qui vient d'assister à la scène, comprend que Nicolas n'est pas un resquilleur et qu'il est sincèrement dans l'embarras. Elle sort généreusement de son porte-monnaie une pièce de cinq francs qu'elle tend au serveur.

— Et moi combien vous dois-je ? dit-elle.

— Un croissant et un café allongé, ça fait 8 francs tout rond ma belle.

— Et voici un billet de dix francs, vous pouvez garder la monnaie,